

la femme Roosens avec une explosion de joie victorieuse. Donnez-moi la main.

Elle lui serra la main avec force et reprit :

—Tenez, père Coutermann, vous ne me croirez peut-être pas, mais cela me faisait de la peine d'être réduite à vous alliger. Aussi, pourquoi rester si longtemps déraisonnable ? Dieu soit loué ! maintenant tout est dans l'ordre, et je m'en réjouis doublement ; car je l'avoue, j'aime cent fois mieux donner ma fille à Urbain qu'au grossier Marc Cops. Nous allons donc redevenir bons amis comme auparavant, n'est-ce pas ?

—Je ne demande pas mieux. La vie est trop triste sans amitié.

—Buvons un verre à la santé de nos enfants ! dit le meunier.

—Oui, vous avez raison, Jean, allez chercher une bonne bouteille, répondit sa femme qui l'approuvait peut-être pour la première fois de sa vie.

—Restez, mon ami, je ne puis pas accepter votre offre en ce moment, dit le fermier. Il faut que je m'en retourne ; nos enfants m'attendent, pleins d'inquiétude et de crainte. Je ne peux pas les laisser souffrir plus longtemps, n'est-ce pas ?

—C'est vrai, répliqua la mère Roosens. Allez donc vite, et ramenez immédiatement votre femme et votre fils. Je veux les embrasser tous les deux. Ce sera fête ici aujourd'hui. Je ferai faire du café et chercher des gâteaux. Nous boirons du vin. Courez, courez vite.

—Je vous accompagne, dit le meunier en sortant sur les pas de son voisin.

Urbain se tenait sur la porte de la ferme. Lorsqu'il vit que son père riait et que le meunier agitait son chapeau en signe de joie, l'espoir entra dans son cœur. Il courut à leur rencontre et sauta au cou de son père en s'écriant :

—Père, père, quelles nouvelles ?

—Tu te maries mon fils, tout est arrangé.

—Cécile sera ta femme, ajouta le meunier. Embrasse ton beau-père, mon cher Urbain.

Le jeune homme serra le meunier dans ses bras et dit avec une joie délirante :

—Soyez bénis tous deux ! Comme Cécile va être heureuse et ma mère donc !

Et s'élançant vers la ferme avec la rapidité d'une flèche, il se précipita dans la chambre en criant :

—Mère, tout est arrangé. Je puis me marier. Cécile, Cécile, vous serez ma femme ! Je suis votre fiancé ! Dieu ! Comment peut-on supporter une si grande joie sans perdre la tête ? Il faut que je saute, que je danse, que je crie, ou je deviens fou !

Et en effet il se mit à bondir comme un insensé à travers la chambre. Il s'arrêta près de

la porte de la cour et cria :

—Eh ! eh ! Blaise, Thérèse, accourez vite, vite ; Je vais épouser Cécile. C'est décidé.

En ce moment les deux pères entrèrent dans la maison.

On échangea des embrassades et plus d'une larme de joie mouilla le carreau.

Urbain, tout à fait fou, dansait avec sa mère, avec Cécile, avec le valet, avec la servante, et remplissait la maison avec ses cris de joie, jusqu'à ce qu'enfin tout le monde quittât la maison pour aller célébrer la fête au moulin et embrasser aussi la mère Roosens.

II

Quelques jours plus tard, Cécile Roosens après avoir traversé rapidement le village, suivit un chemin battu qui coupait d'abord la prairie, puis cotoya le cours sinueux d'un ruisseau.

Il était visible que la jeune fille se sentait bien heureuse, car un doux sourire se jouait sur ses lèvres, la joie rayonnait dans ses yeux, ses petites mains se frottaient à tout moment.

—Pourvu que ma cousine veuille bien me prêter sa robe de noces pour modèle, se disait-elle ; sans cela, je serai fagottée comme une vieille grand-mère. Et pourquoi ne me la prêterait-elle pas ? Je garantis qu'on ne la chiffonnera point. Ma cousine n'est pas trop serviable, il est vrai, mais elle a toujours été mon amie, et elle ne peut me refuser...

Tout à coup, elle fut interrompue dans son monologue par le son de plusieurs voix jeunes et fraîches qui l'appelaient par son nom.

Elle s'arrêta et aperçut, en se retournant, deux jeunes filles qui accouraient de son côté ; c'étaient deux de ses amies : Lisbeth, la fille du maître d'école et Claire la fille du tisserand.

—Cécile, dit l'une d'elles hors d'haleine, nous t'avons reconnue de loin, et comme nous avons une commission à faire par là, nous sommes très-contentes de faire un bout de chemin avec toi.

—Oui, Cécile, ajouta l'autre, on parle tant de toi à cette heure, que nous souhaitons naturellement d'apprendre quelque chose de ta propre bouche, mais depuis huit jours on ne te voit plus nulle part au village. Je crois même que tu n'as pas été à l'église dimanche ?

—Oh ? oh ? rectifia Lisbeth, cela serait grave ! J'ai vu Cécile dimanche à la première messe ; mais elle a filé si vite à la fin, que je l'ai vainement cherchée sur le pré... C'est donc vrai, Cécile, que tu va épouser Urbain Coutermann ?

—Certainement, répondit la fille du meunier, dans cinq semaines.

—Si tôt ? Alors tu n'as certes pas de temps à perdre ; car c'est une grande affaire, n'est-ce